

Devant la vitrine d'un joaillier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 24

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225304>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



LES FOINS

MACHINALEMENT, dans un demi-sommeil, j'étendis la main du côté de mon réveil... Monotone et fêlée, la sonnerie s'entêtait : drrr ! drrr ! drrr ! drrr... rrrr... rrr ! Infernale machine, je me frottai les yeux. Déjà sept heures. Et voilà la sonnerie repartant, rageuse : drrr... rrrr... rrrr ! Mais non... le bruit venait du dehors. Maintenant, tout à fait réveillé, je compris : la faucheuse ! Depuis ma fenêtre, je plongeais sur le pré, grand rectangle d'herbe haute et fine, d'un gris-rosé, roussie par le soleil !

La faucheuse allait, par à-coups, brusquement arrêtée, elle reculait un bout avec un bruit de remontoir tournant en arrière... cri... cri... cri... ! Puis repartait, enlevée par deux chevaux aux jarrets arqués. Elle grignotait la place, par les bords, faisant fondre à chaque tour, le petit îlot d'herbe droite et immobile sur sa tige. Attaquée par le couteau tranchant, elle ne se couche pas tout de suite comme sous la faux ; elle reste une seconde debout, puis doucement, tombe en arrière, guidée par la planchette de bois.

Et cette odeur humide d'herbe fraîchement coupée, arrivait par bouffées lourdes.

Une dernière bande étroite, tombait, dans un dernier ronronnement et son couteau relevé, la faucheuse fut rangée au bord du champ.

C'est ainsi que de ma chambre, je pus suivre les opérations : la faneuve tricotant très vite avec ses fourches articulées et le foin volant dans le soleil, avec ce frou-frou particulier. Oh ! ces nuits doucement étoilées, tièdes et parfumées ! Il fait bon ouvrir sa fenêtre toute grande et s'emparer des poumons, largement, longtemps. S'endormir dans le cri-cri des grillons et voir, collées au mur, ces grandes sauterelles vertes, aux longues cuisses repliées, dépassant le corps !

Puis les chars sont venus. Un homme se tient dessus, debout et reçoit à plein poitrine les fourchées que le chargeur lui présente sur sa fourche légèrement ployée. Une paysanne, brûlée par le soleil de juin, manie le grand râteau, l'avance un bout, le recule, repart et forme bientôt une longue tresse de foin enlevée à la fourche. Le char grossit rapidement. Il s'agit de le faire dans les règles ! Et l'homme enfonce jusqu'à mi-corps, retourne les fourchées pour en faire des cornets bien d'aplomb. Et s'adressant à ceux qui sont en bas :

— Dis-voir, Lucien, ça va-t-il ?

— Attends, un peu plus à droite... non c'est trop... là comme ça, ça va d'extra !

On a hissé la longue presse de sapin, passé la grosse corde qui gémit en s'enroulant sur le tambour, lentement tourné par le poids du corps ployé.

Penché à ma fenêtre, j'ai suivi jusqu'au tournant du chemin le chargement dodelinant sur ses hautes roues et je n'ai plus vu que l'homme, sa

fourche piquée dans le foin, un bras tendu, apuyant le char incliné... puis plus rien.

Très longtemps, le parfum du foin sec et chaud, a persisté dans ma chambre...

Benj. Guex.



ON BRAMAFAN

VO z'âi tui cognu on dé cliau pedan, on dé cliau bramafan que ne fant tiet tordre et agafâ, que n'ant djamé la panse pllieina, qu'ant on'estema ein accordâiron que sé pu teri et dé boué queimeint dé le mandze dé manté. Bringollion étâi on dé cliau corps que pouont medzi tandi qu'on lau baille, et bâire mé tiet on pouer ne bâi dé couéta. Le tsautain, prestiet totes le demindez e s'emmodâve por la montagne, vâire se vatses, desâi te, mé véretablemeint por sé pedâ. Assebin, quand lou vatsérans le veyâivont arrevâ, e sé desâivont eintre lour : « Tinque le Pedan que s'amâine por se pedâ encore on iâdzo. »

Ona demindez matin qu'é medzive dza di ona pecheinta vouarba, le Daniet, qu'âve fini d'âriâ, li fâ dinse :

— Té faut terribliameint grand teimps por medzi ?

— Ouâi, répond Bringollion, tant min motset, mé sein perdre on mor, ié dé le crouie deints, queimeint mon père.

— Y compreins. Ere di vé ton père que t'â teria por medzi grand teimps, et di vé ta mère por medzi rudo (vite).

Djan-Pierro dé le Savoies.

LA TERRE ET L'EAU

MEZIERES, bon et gros village vaudois. Son théâtre populaire fête ses vingt-cinq ans.

MM. René et Jean Morax, G. Doret et toute la cohorte des premiers jour sont là. Un fondateur manque : c'est M. le pasteur Béranger, dont le souvenir a été évoqué avec beaucoup de finesse par le président actuel du Théâtre de Mézières.

Nous ne pouvons que mettre sous les yeux de nos lecteurs l'excellent résumé d'un de nos confrères :

Mézières, au matin, n'a rien d'une cité qu'a touchée la gloire. Paix générale : à peine, ici et là, une ménagère à sa fenêtre. Et l'église, parmi ses fougères et ses bleuets, sonne les heures.

Mais, au théâtre, le drapeau claque au faite et, sur la scène, machinistes et manœuvres s'activent, mettant toutes choses au point. Des murs, des ciels, des eaux s'entassent et l'électricien étudie, répète tous les effets de son clavier. Dans le parc aux biches, nulle biche encore, mais une tribune rustique, parée de sapins, où tantôt, à l'heure du « blanc » et des « merveilles » si merveilleuses vraiment, les orateurs monteront sans doute, pour louer — et avec plus de solennité en ce 25^e anniversaire — l'œuvre et ses artisans.

Le ciel a mis sa housse de nuages, mais sans

doute c'est pour mieux épousseter son bleu idéal et, d'ici quelques heures le soleil luira.

Il luit déjà. Les petits jardins s'éclairent soudain de toutes leurs fleurs naïves et étincellent les galons du sergent-major cordial qui va commander le service d'ordre.

M. Bridel descend du train. Il sied qu'un président préside et soit là avant tout le monde. Il est, comme on sait, l'amabilité même, et déjà pour les initiés montre d'admirables photos du spectacle. Tout est au point : l'on a répété sans fièvre et les interprètes dorment encore.

Voici les autos qui pointent. Aux auberges, les tables de bois blanc sont mises et, des cuisines l'odeur du lard et le fumet de choux s'échappent, invite aux gourmands. L'on commence à parler de « l'événement ». On sait que les auteurs sont à Moudon et vont y déjeuner avec le Conseil fédéral, fidèle comme on sait à Mézières, ce qui est à la gloire des Morax, mais aussi de la toute puissante députation vaudoise.

Des gendarmes gagent leur poste, les musiciens de la fanfare se groupent et, près de la gare où les petits trains vont arriver bondés, l'accordéoniste traditionnel est là.

Des sonneries de trompettes annoncent les officiels. Précédés d'un huissier, très serment des Trois Suisses, des chancelier et vice-chancelier, MM. Schulthess, Motta, Meyer, Pilet-Golaz et Haeblerlin et leur famille descendent d'auto et, guidés par les frères Morax et M. Bridel, gagnent les places qui leur sont réservées. Les trompettes résonnent et le spectacle commence...

Nous laissons de côté l'analyse de « La Terre et l'Eau ».

Les décors de MM. Jean Morax et Aloys Hugonnet accordaient — belles lignes et sobres couleurs — la poésie à la vérité.

Au cours de la réception traditionnelle qui a suivi la représentation, dans le verger attenant au théâtre, M. Gaston Bridel, président de la Société du Théâtre du Jorat, a salué et remercié les hôtes officiels et brièvement caractérisé l'œuvre du Théâtre de Mézières pendant les 25 années de son existence. Il a rappelé avec émotion le souvenir de deux fondateurs qui ne sont plus, Ulysse Corthésy et le pasteur Emile Béranger.

M. Edmond Schulthess, président de la Confédération, a apporté les vœux du Conseil fédéral à l'occasion du 25^e anniversaire du théâtre, et félicité M. René Morax, qui fête, lui, son 60^e anniversaire. Il a dit les mérites de celui qui, d'une manière si féconde, a travaillé à l'élévation de l'art théâtral en Suisse, et ceux de M. Gustave Doret, le grand musicien dont notre pays est fier, retenu malheureusement à l'étranger pour cause de maladie.

Sur la Cannibière. — Un homme du Nord entre dans un café et demande un verre de liqueur. Mais on lui apporte un verre si petit (et sur une soucoupe marquée trois francs), qu'il ne peut s'empêcher d'observer :

— Il est bien petit, votre verre. Bien petit.

Alors, Marius de répondre :

— Monsieur, dans ce café, on veille à la santé des clients...

Devant la vitrine d'un joaillier. — Vois donc, ma chère, quels superbes pendants, là-bas, tout au fond !

— Des pendants, cher ami !... Je suis tout oreilles !